

La Révolution d'Octobre (souvenirs sur Lénine)

F. Raskolnikov

Source: Lénine en Octobre 1917. Témoignages d'artisans de la révolution d'Octobre (Recueil collationné par l'Institut Marx – Engels – Lénine de Moscou), Bureau d'Éditions, Paris, 1934, pp. 24-35. Le texte a été complété par la version de 1925 en anglais: [Kronstadt and Petrograd in 1917](#), où figurent les évocations de Zinoviev et de Trotsky, bien entendu absentes de la version «stalinienne» de 1934. Traduction et notes MIA.

Ayant pris froid en faisant mon meeting le 20 octobre au « Cirque Moderne » je fus obligé de m'aliter. Le 26 du même mois, au matin, un de mes camarades fit irruption dans ma chambre et cria : « Félicitations ! La révolution a éclaté ! Le Palais d'Hiver est pris et tout Pétrograd est entre nos mains ! » Je sautai du lit immédiatement, jetai au diable les remèdes et malgré mon malaise physique et ma fièvre, m'élançai dans la direction de Smolny. L'état-major de la révolution prolétarienne était bondé de monde. Malgré l'ivresse des premières victoires, tous les participants de la révolution d'Octobre sentaient vivement qu'elle ne faisait que commencer et que des luttes âpres les attendaient.

[Kérenski](#) avait couru au front ; il était clair qu'il ne resterait pas inactif avant de s'être efforcé de gagner les régiments encore éloignés du bouillonnement orageux de la Russie révolutionnaire. Enfin il fallait s'attendre à des tentatives d'insurrection de la part des gardes blancs à l'intérieur de la ville. C'est pourquoi il incombait à tous les révolutionnaires capables de manier les armes, de préparer leurs cartouches.

Ce souci préoccupait surtout les représentants des masses ouvrières et des soldats qui inondaient Smolny, transformé entièrement en un camp retranché. A l'extérieur, près de la colonnade, des canons avaient été placés en position de combat. Non loin de là, les mitrailleuses. A l'intérieur, des mitrailleuses également, les bouches dirigées vers la porte d'entrée. Presque sur chaque plate-forme, les mêmes « Maxims » pareils à des canons-jouets. Et dans tous les couloirs ce n'étaient plus les quémandeurs implorants, ennuyeux et traînants auxquels les murs de Smolny étaient habitués, mais la démarche rapide, sonore et joyeuse des soldats et des ouvriers, des matelots et des agitateurs. Tels des vagues révolutionnaires, ils déferlent par la large ouverture de l'entrée, se séparent en atteignant les étages supérieurs, se précipitent à droite et à gauche dans les immenses couloirs rectilignes et se répandent dans des centaines de pièces. Après avoir établi le contact téléphonique dont ils avaient besoin, trouvé les informations qu'ils souhaitaient obtenir, reçu leurs instructions, ou assuré la liaison avec l'unité révolutionnaire voisine, ils retournent dans le chenal commun, et, brandissant des mandats écrits à la hâte, l'encre à peine sèche, claquent derrière eux une porte jamais fermée plus d'une minute, dévalent quatre à quatre les marches de marbre, sautent sur leurs chevaux, sur le marchepied d'un camion surchargé ou dans une confortable Fiat couverte prête à transporter ses heureux passagers vêtus de pardessus déchirés ou de vestes de cuir, et foncent à travers les rues boueuses de Petrograd vers tous les recoins de la capitale prolétarienne.

Dans les couloirs de Smolny, des bruits commençaient à circuler selon lesquels les armées fidèles au Gouvernement provisoire s'approchaient de Pétrograd. Dans la ville, diverses rumeurs avaient engendré la légende de la chute imminente et fatale du nouveau pouvoir ; et ces bruits fantastiques se propageaient avec la rapidité de l'éclair, enivrant d'espoir tous les contre-révolutionnaires et en

premier lieu les junkers partisans des gardes blancs. La jeunesse contre-révolutionnaire des écoles militaires et deux régiments de cosaques campés à Pétrograd concentraient sur eux toute l'attention : on craignait l'explosion d'une émeute.

J'allai voir le camarade [V. A. Antonov-Ovséenko](#), je gravis l'escalier, rouge de nos affiches et de nos mots d'ordre, et, au premier étage je le trouvai penché sur sa table, griffonnant rapidement quelque chose sur un papier presque collé au visage. C'était un des ordres innombrables qu'il écrivait de sa propre main dans ces journées historiques. Ses cheveux longs, épais, légèrement grisonnants, pendaient sur son front et lui cachaient parfois les yeux, de sorte qu'il les repoussait souvent d'un geste rapide et impatient. Dès qu'il eut terminé, il se dressa, arrangea ses lunettes, me salua et courut remettre lui-même l'ordre à l'expédition. Ses yeux trahissaient une fatigue surhumaine due à des nuits sans sommeil, à un travail acharné et exténuant.

— Oh, bonjour, c'est bien que vous soyez venu : Je commençais déjà à penser... – et, sans terminer sa plaisanterie, il esquissa un sourire sous ses moustaches tombantes.

Soudain, Lénine entra dans la pièce. Il était sans moustaches ni barbe, il les avait rasées pour échapper aux limiers de Kérénski, ce qui, d'ailleurs, n'empêchait nullement de le reconnaître au premier coup d'œil. Il paraissait de bonne humeur, mais était encore plus sérieux et concentré que d'habitude. Il eut avec le camarade Antonov un bref entretien et sortit. [Bontch-Brouiévitich](#) arriva alors tout rouge et haletant.

— On sent une atmosphère de pogroms. J'ai un flair spécial pour cela. Il est indispensable de prendre des mesures, il faut envoyer des patrouilles.^[1]

Ilitch entra à nouveau. Tout en marchant il me demanda incidemment :

— Quelles mesures prendriez-vous à l'égard de la presse bourgeoise ?

Je ne m'attendais guère à une telle question. Néanmoins, me ressaisissant rapidement, je répondis dans le sens d'un article de Vladimir Ilitch ^[2] que j'avais lu justement peu de temps auparavant dans la prison de Kresty : D'abord il faut tenir compte des réserves du papier, ensuite il faut les répartir entre les divers organes proportionnellement au nombre de leurs partisans ; j'avais oublié que cette mesure avait été proposée du temps de Kérénski et qu'à présent elle était surannée. Lénine ne répondit rien et, de nouveau, partit.

À ce moment-là une information, de source inconnue, arriva selon laquelle un contingent de soldats cyclistes marchait sur Pétrograd. Le Comité militaire révolutionnaire ^[3] me donna l'ordre d'aller à leur rencontre, de leur expliquer la situation et de les appeler à s'unir aux ouvriers et aux soldats insurgés. On espérait que cette rencontre solennelle et fraternelle les disposerait en notre faveur. Dans une chambre voisine où un secrétariat avait déjà été installé, le mandat suivant fut écrit à la main, au nom de la section militaire du Comité exécutif du Soviet de Pétrograd :

[1] Le bureau de Bontch-Brouévitch à l'Institut Smolny (qui avait remplacé le palais de Kchessinskaya en tant que quartier général des bolcheviques) devint le centre d'où fut organisé un service de renseignement, une sorte de « pré-Tcheka » qui reçut le nom de « Comité de lutte contre les pogroms ». Cette tâche fut transféré ensuite à la Tcheka de Dzerjinsky depuis peu formée lorsque le gouvernement soviétique s'est installé à Moscou en mars 1918 (note MIA en anglais).

[2] Il s'agit probablement de l'article « [Comment assurer le succès de l'assemblée constituante ? \(à propos de la liberté de la presse\)](#) » publié dans le « *Rabotchi Pout* » n° 11, du 15 (28) septembre 1917.

[3] Le Comité militaire révolutionnaire (*Voyenno-revoljutsionnyi Komitet, VRK*) du Soviet de Petrograd fut créé le 12 (25) octobre 1917. Il comprenait des représentants du Parti bolchevique, du Soviet de Petrograd, des comités d'entreprise, des syndicats et des organisations militaires. Il s'occupa principalement de la formation des détachements de la Garde Rouge, de l'armement des ouvriers et de la préparation de l'insurrection armée. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, le CMR eut pour tâche la lutte avec la contre-révolution et le maintien de l'ordre révolutionnaire. À mesure que se constituait et se consolidait l'appareil administratif soviétique, les fonctions du CMR passèrent graduellement aux Commissariats du peuple nouvellement formés. Le 5 (18) décembre 1917, le CMR fut officiellement dissous.

« Le Comité militaire révolutionnaire délègue le camarade Raskolnikov à la rencontre des troupes venant du front, à la gare de Varsovie et le nomme commissaire de ces unités. »

Le mandat fut signé par le camarade [Podvoïski](#). Je me dirigeai vers la gare de Varsovie et, par un train de voyageurs j'arrivai rapidement à Gatchina. Pas de cyclistes. Je me mis alors à la recherche de ces mystérieux cyclistes et me rendis à la gare de Gatchina du Chemin de fer de la Baltique.

En m'approchant de la gare, j'aperçus deux avions de l'école d'aviation de Gatchina tournant dans le ciel. Mais la gare était vide. Prudemment, j'essayai de sonder le terrain près du gardien du chemin de fer. Il me répondit avec calme qu'aucun train militaire dans la direction de Pétrograd n'était passé. Ni à la section de voyageurs, ni à la section de marchandises, personne n'avait la moindre idée du mouvement des troupes.

Tout Gatchina me fit l'impression d'être plus que paisible, simplement une ville somnolente. L'alarme se révéla fautive. Après avoir attendu une heure environ, le soir je pris le premier train dans la direction de Pétrograd. Je me rendis en toute hâte à la séance du congrès des Soviets ^[4] qui se tenait dans la grande salle de fêtes, pour rendre compte des résultats de mon voyage. La salle était illuminée ; ce qui me frappa, c'est la composition du congrès spécifiquement populaire, ouvrier et paysan.

À l'époque du Soviet des mencheviques et de socialistes-révolutionnaires et au premier congrès des Soviets ^[5], on ne voyait que des intellectuels, des officiers et des médecins militaires aux épaulettes étincelantes ; on entendait des mots étrangers et des tournures parlementaires. Rien de tel ici. Une masse homogène noire et grise, une masse d'ouvriers et de soldats ; je n'avais jamais vu une assemblée plus démocratique.

Pendant une pause, en flânant avec [Sémion Roshal](#) dans l'un des interminables couloirs, j'ai remarqué qu'il échangeait des hochements de tête avec un camarade qui avait une moustache noire et une petite barbe en pointe.

— Qui est-ce ? Demandai-je, n'ayant jamais vu auparavant ce camarade qui faisait des signes de tête aimables à Roshal.

— Quoi, tu ne le reconnais pas ? C'est le camarade [Zinoviev](#) !

J'étais stupéfait par le changement extraordinaire de l'apparence du camarade Zinoviev. Alors que Lénine, même rasé, était encore reconnaissable à ses traits bien connus, Zinoviev était littéralement méconnaissable. Si je l'avais rencontré dans la rue sous cette apparence, je ne l'aurais pas reconnu.

Lorsque le camarade Sémion et moi sortîmes dans la cour à la recherche de notre automobile, le camarade [Volodarski](#) nous rejoignit aussitôt et, nous prenant par le bras, nous dit sur un ton agité :

—J'ai du travail pour vous, venez !

Il nous mena vers une voiture fermée, dans la quelle avait déjà pris place le camarade [Chatov](#), anarcho-syndicaliste, qui, dès les premiers jours de la révolution, travaillait fraternellement avec nous. Nous nous installâmes tous dans la voiture et partîmes pour la caserne du régiment de Chasseurs. Chemin faisant, Volodarski nous dit qu'il était indispensable de mettre en marche immédiatement le régiment de Chasseurs sur le front de Tsarkoïé-Sélo et que c'était à nous à lui donner le « branle ».

[4] Il s'agit du IIe Congrès pan-russe des Soviets des députés ouvriers et soldats qui s'est ouvert à Petrograd le 25 octobre (7 novembre) 1917 à 22h45. Composé de 649 délégués, dont 390 étaient des bolcheviques et près d'une centaine des Socialistes-révolutionnaires de gauche.

[5] Le Ier Congrès pan-russe des Soviets des députés ouvriers et soldats s'est tenu du 3 au 24 juin (16 juin – 7 juillet) 1917 à Petrograd avec 1090 délégués (majoritairement S-R et mencheviques et 105 délégués bolcheviques).

Dans les casernes, nous trouvâmes le garde de nuit et nous lui proposâmes de réveiller sur-le-champ les membres du comité du régiment et les représentants des compagnies. A la suite de notre victoire à Pétrograd, la situation était telle que, indépendamment des sympathies politiques du garde de nuit, il n'aurait pu se dérober à une telle mission. Il était deux heures du matin. Malgré l'heure tardive, cinquante camarades se réunirent rapidement. Le camarade Volodarski prit la parole le premier devant ce petit auditoire. Il prononça un de ses plus brillants discours qui ranima l'état d'esprit des délégués des soldats d'une manière extraordinaire et créa une atmosphère favorable pour les orateurs suivants. Le camarade Volodarski fit un tableau de la situation politique, souligna l'état critique des conquêtes révolutionnaires, fit connaître aux camarades les premiers décrets du pouvoir soviétique expliquant leur signification considérable pour les ouvriers et les paysans et appela le glorieux régiment de Chasseurs à la défense de la révolution. Après le camarade Volodarski, ce fut le tour du camarade Chatov qui parla lui aussi avec beaucoup d'ardeur. Enfin, la réunion se termina par des allocutions de Roshal et de moi-même.

Les camarades qui avaient assisté à cette réunion, soulevés par les sentiments sincères des orateurs, se dispersèrent dans les compagnies, jurant de porter immédiatement leur régiment aux avant-postes de la révolution. Ils tinrent parole. Effectivement le matin, très tôt, le régiment partit au front.

Le 27 octobre, je me présentai à l'état-major de la région militaire de Pétrograd. Là, le travail essentiel était concentré entre les mains du camarade [Tchoudnovski](#). Le bras en écharpe – une blessure reçue au front – nerveux, extraordinairement vivant, il ne pouvait rester une minute en place. Une signature à peine posée au bas d'un papier quelconque, il s'emparait du téléphone ou bien se jetait sur le visiteur qui l'attendait.

Tchoudnovski fut un héros de la révolution, un chevalier sans peur et sans reproche. Tout en étant un travailleur du Parti, réfléchi et prudent, un lutteur politique ne perdant jamais son sang-froid et sa lucidité, il brûlait en même temps de je ne sais quelle flamme romantique. Toute ma vie, je me rappellerai la figure de Tchoudnovski, pâle, ne cessant pas de se consumer intérieurement, le front haut, couvert de sueur, exténué et heureux. Comme on le sait, le camarade Tchoudnovski est mort héroïquement en 1918 sur le front du Sud.

Le 27 au matin, il me fallut me renseigner auprès du camarade Tchoudnovski, sur la situation au front où, d'après les bruits qui circulaient, Kérenski aurait formé un corps expéditionnaire destiné à marcher sur Pétrograd. Mais à l'état-major de la région, de même qu'à Smolny, il n'y avait pas de nouvelles précises. Un jeune officier du régiment Izmaïlovski s'entendit avec le camarade Tchoudnovski au sujet de son voyage à Gatchina où il était envoyé pour éclaircir la situation militaire et pour organiser la défense. Il devait partir sans retard, la voiture était déjà prête. Moi aussi je me sentais attiré vers le front. A Pétrograd, il me semblait que je n'avais rien à faire. Je me proposais d'aller avec l'officier du régiment Izmaïlovski pour organiser le travail politique à Gatchina. De plus, je comptais, au cas où les armées de Kérenski seraient indécises, les attirer de notre côté en leur expliquant la situation réelle. Le camarade Tchoudnovski approuva mon projet.

Nous commençâmes par rejoindre le régiment Izmaïlovski. Au comité du régiment, les officiers de garde erraient solitairement comme des mouches somnolentes, complètement désemparés. Les membres du comité du régiment étaient absents ; on avait l'impression qu'il était complètement inexistant ; du reste, il est possible qu'il en était effectivement ainsi ; les anciens membres s'étaient enfuis, quant aux bolcheviques, ils n'avaient pas encore été élus. Le régiment d'Izmaïlovski avait la réputation d'être un des plus arriérés. Ayant terminé rapidement notre travail peu compliqué, nous partîmes à Gatchina avec les soldats du régiment Izmaïlovski, à travers le faubourg de Narvski, en passant devant l'usine Poutilov.

Mon compagnon faisait une impression bizarre ; extérieurement, il avait l'allure typique d'un lieutenant de la garde du temps du vieux régime ; cela ne l'empêcha pas de se plonger corps et âme

dans la révolution, assoiffé de vie orageuse. On ne savait pas exactement par quelles voies il avait été happé par le mouvement. Vraisemblablement, il s'agissait d'un simple hasard. Il aurait pu aussi bien se dépenser avec le même emportement au profit de blancs. Il y avait quelque chose d'enfantin et de naïf dans ce serviteur de la révolution prolétarienne, dans ce jeune et élégant officier qui, à peine conscient du sens des événements, travaillait contre sa propre classe jusqu'à l'oubli de soi-même. De tels transfuges de la classe ennemie, de tels excentriques glorieux étaient alors des cas rares.

Près de Krassnoïé-Sélo, des soldats accourus sur la route arrêtaient notre voiture par des signaux. Le camarade Levenson, un intellectuel *mejraïonetz* ^[6] dirigeant du mouvement bolchevique à Krassnoïé-Sélo, et particulièrement dans le 176^e régiment de réserve où il servait comme officier volontaire, nous rejoignit et nous annonça l'occupation de Gatchina par les unités du Gouvernement provisoire. Nous n'avions pas de troupes à Krassnoïé-Sélo, sauf le 176^e régiment de réserve entièrement dévoué à la défense de la révolution d'Octobre et prêt à n'importe quel moment à lutter contre les bandes de Kérénski.

A part les organisations permanentes des partis des Soviets et des régiments, il n'y avait à Krassnoïé-Sélo aucun état-major capable de prendre sur soi la direction des opérations à une échelle tant soit peu grande. Sur le conseil du camarade Levenson, nous nous dirigeâmes vers Tsarskoïé-Sélo où naturellement nous espérions trouver au moins une ébauche d'un centre d'opérations. Mais, là non plus, il n'y avait encore aucune organisation.

À l'état-major local, nous vîmes le colonel Walden, un peu âgé, sympathique, donnant par téléphone ses ordres qui étaient à peine exécutés ; blessé à la jambe, il ne pouvait se mouvoir qu'appuyé sur une canne. Le camarade Walden fut un des premiers spécialistes militaires ayant servi honnêtement le pouvoir soviétique. Son nom ne jouit pas d'une grande popularité ni avant ni après la révolution d'Octobre. Mais dans les moments les plus difficiles, lorsque des revers temporaires nous poursuivaient, menaçant de tout détruire, ce modeste travailleur militaire, avec désintéressement et abnégation, est venu à notre aide avec ses connaissances militaires et toute son expérience d'officier d'état-major ^[7].

Mais à ce moment-là, nous trouvâmes le camarade Walden seul : autour de lui, il n'y avait absolument aucune organisation. Je lui laissai pour le seconder l'officier de l'Izmailovski et je retournai à Pétrograd dans la voiture du camarade Ouliantzev pour faire mon rapport. Le camarade Ouliantzev, un matelot de Cronstadt, un vieux bagnard, avait été envoyé en mission à Tsarskoïé-Sélo par l'organisation militaire et rentra à Pétrograd.

Le temps détestable et les nouvelles peu joyeuses recueillies à Krassnoïé-Sélo et à Tsarskoïé-Sélo ne prédisposaient pas à l'optimisme ; cependant, nous gardions la certitude que l'avenir proche donnerait la victoire au prolétariat russe.

Le camarade Ouliantzev était en général un grand enthousiaste, il ne doutait pas de l'avenir, quoique les défauts de notre organisation n'échappassent nullement à son attention. Le sort du camarade Ouliantzev fut tragique. En 1919, lorsque dans les arrières de l'Azerbaïdjan bourgeois nationaliste du Mûsavat ^[8] s'est formé le pouvoir soviétique, le camarade Ouliantzev en fut un des plus actifs

[6] Il s'agit de l'Organisation inter-districts (*mejraïon*) des social-démocrates unifiés, dirigée par Trotsky après son retour à Petrograd en mai 1917, et qui fusionna avec le Parti bolchevique en juillet.

[7] Dans son télégramme envoyé de Poulkovo au petit matin du 31 octobre 1917, Trotsky écrit : « *La Russie révolutionnaire et le pouvoir soviétique ont le droit d'être fiers des troupes de Poulkovo, commandées par le colonel Walden. Souvenir éternel à ceux qui sont tombés ! Gloire aux combattants révolutionnaires, aux soldats et aux officiers fidèles au peuple !* » (John Reed, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, Paris, Éditions sociales, 1982, p. 251.) Dans un article paru dans la « *Proletarskaya Revolyutisya* », n° 10, en 1922, Trotsky écrit qu'il estimait que Walden, comme d'autres officiers à cette époque, était inspiré non pas tant par leur sympathie envers le bolchevisme que par une haine farouche à l'égard de Kerensky (note MIA en anglais).

[8] Le district de Mugan, dans le sud-est de l'Azerbaïdjan, près de la frontière iranienne, avait été colonisé par les Russes. En 1919, après le retrait des troupes britanniques, le pouvoir soviétique s'est établi dans cette région, mais il a été rapidement

dirigeants. Peu avant la chute de Mugan, le camarade Ouliantzev, à la tête des Armées rouges, tomba vaillamment sur le champ de bataille dans la lutte pour la révolution mondiale.

Après une demi-heure de voyage, notre voiture s'arrêta à l'état-major de la région militaire. Malgré l'heure tardive, toutes les fenêtres étaient très éclairées. Dans une des chambres de la vaste maison des fonctionnaires militaires, se tenait une réunion des travailleurs militaires actifs sous la présidence du camarade N. I. Podvoïski.

Ouliantzev et moi fîmes un rapport sur la situation peu enviable au front. On décida immédiatement d'envoyer d'urgence des autos blindées. Mais cette mesure étant insuffisante, il fut arrêté de hâter la formation de détachements ouvriers et de les diriger sur le front.

La séance à peine terminée, je fus appelé par le camarade Lénine. Vladimir Ilitch était assis dans une grande chambre de l'état-major de la région au bout d'une longue table couverte habituellement d'un tapis rouge ou vert et qui, à présent, laissait apparaître sa nudité de bois grossier. Cela donnait à toute la pièce l'aspect d'une habitation incommode et abandonnée. Outre Lénine, Trotsky était également présent dans cette pièce vide et sans âme. Sur la table en face d'Ilitch était posée, dépliée, une carte montrant les environs de Petrograd.

— Quelles sont les unités de la flotte de la Baltique munies de la plus grosse artillerie ? me demanda brusquement Vladimir Ilitch.

— Les cuirassés-dreadnoughts du type *Petropavlovsk*. Ils disposent de pièces de 12 pouces, calibre 52 montés sous tourelles, sans compter l'artillerie légère.

— Très bien, reprit-il aussitôt avec impatience, s'il nous fallait ouvrir le feu sur les environs de Pétrograd, où pourrait-on placer ces navires ? Est-ce qu'on peut les faire entrer dans l'embouchure de la Néva ?

Je répondis que, vu le peu de profondeur du chenal, il était impossible d'y introduire d'aussi grosses unités à fort tirant d'eau ; cette opération n'a de chance de réussir que dans le cas exceptionnel d'une marée très haute.

— Alors comment peut-on se servir des bateaux de la flotte de la Baltique pour organiser la défense de Pétrograd ? – demanda Lénine me fixant des yeux, l'attention tendue.

Je lui indiquai que les cuirassés de ligne peuvent jeter l'ancre entre Cronstadt et l'embouchure du chenal, par exemple dans la direction de Pétrograd où, à part la défense immédiate des approches d'Oranienbaum et Péterhof, ils disposeront d'un champ de tir considérable dans la profondeur du rivage. Ne se contentant pas de ma réponse, le camarade Lénine me demanda de lui montrer approximativement sur la carte les limites des portées de tirs des divers calibres de l'artillerie. C'est alors seulement qu'il se tranquillisa quelque peu. Vladimir Lénine fut ce jour-là dans un état d'extrême surexcitation. L'occupation de Gatchina par les gardes blancs fit sur lui visiblement une forte impression et lui inspira des craintes sur le sort de la révolution prolétarienne. Pendant toute cette conversation, le camarade Trotsky resta silencieux.

— Téléphonnez à Cronstadt, me dit Lénine, et donnez l'ordre de former d'urgence encore un détachement de marins de Cronstadt. Il est indispensable de mobiliser toutes les forces jusqu'au dernier homme. Le sort de la révolution est dans un danger mortel. Si en ce moment nous ne faisons pas preuve d'une énergie exceptionnelle, Kérenski et ses troupes nous écraseront.

J'essayai de me mettre en communication avec Cronstadt mais, vu l'heure tardive, je ne réussis pas.

réprimé par le gouvernement nationaliste musulman du parti Mûsavat qui dominait le reste du pays. Le pouvoir soviétique n'a été définitivement établi en Azerbaïdjan qu'en 1920 (note MIA en anglais).

Vladimir Ilitch me proposa de me mettre en communication avec les camarades de Cronstadt par fil direct. Nous nous rendîmes au poste télégraphique. Le camarade Podvoïski était là, accoudé devant un des nombreux appareils. Nous nous approchâmes de lui. Involontairement, toutes les pensées étaient dirigées sur le front où, en ce moment, se décidait le sort de la révolution. Après la prise de Gatchina par Kérénski, aucune nouvelle digne de foi ne nous parvenait.

La chute de Gatchina fut pour tous une dure épreuve. Cependant, tout le monde savait que dans les jours proches, une tension illimitée des forces était indispensable, qu'un travail colossal pour organiser une résistance armée acharnée attendait, qu'il fallait préparer une mobilisation massive de tous les détachements de Pétrograd et des environs capables de se battre.

— Oui, dit le camarade Podvoïski, la situation est telle que, ou bien ce sont eux qui vont nous pendre, ou bien c'est nous qui allons les pendre.

Personne ne le contredit.

Ma tentative de me mettre en communication avec Cronstadt par fil direct ne fut pas couronnée de succès. En ayant informé Vladimir Ilitch, il me dit :

— Eh bien, partez demain matin à Cronstadt et donnez vous-même sur place l'ordre de former immédiatement un puissant détachement doté de mitrailleuses et d'artillerie. Rappelez-vous que le temps presse. Chaque minute est précieuse...